

Nouvelle dirigée

Résumé :

« Pendant des années j'ai cru que cette femme était en dehors de ma vie, pas très loin peut-être mais en dehors.

Qu'elle n'existait plus, qu'elle vivait très loin, qu'elle n'avait jamais été aussi belle que ça, qu'elle appartenait au monde du passé. Le monde de quand j'étais jeune et romantique, quand je croyais que l'amour durait toujours et que rien n'était plus grand que mon amour pour elle. Toutes ces bêtises. »

Chapitre I

Pendant des mois j'avais tout essayé pour qu'elle me suive mais elle ne le fit pas. Le jour de mon départ, nous étions tous les deux comme des gamins perdus en attendant le train. Ce train qui m'amènerait loin d'elle, dans une ville inconnue. J'ai regardé son visage si beau, si parfait, je voulais le graver dans ma mémoire et me rappeler exactement ses traits, cette petite ride au milieu du front, cet œil droit légèrement plus fermé que l'autre, ses fossettes rieuses. J'aimais tout chez elle, et à cet instant j'ai su que j'abandonnais sur ce quai l'amour de ma vie. Quand le train entra en gare, je l'ai longuement regardé, espérant un geste de sa part, mais elle ne fit rien. Je l'ai embrassé une dernière fois, longuement, avidement pour m'imprégner d'elle. J'ai gravi le marchepied tel une montagne insubmersible, et une fois arrivé au sommet, je me suis retourné. Elle n'était plus là.

Chapitre II

Dès mon arrivée à Paris, j'essayais de me persuader que j'allais vite l'oublier et je me plongeai tête baissée dans ma nouvelle vie.

Chaque soir, ma tristesse me menait au bar en bas de chez moi, et tard dans la nuit, l'esprit embué par trop de bières, je rentrais toujours accompagné de femmes. Des rousses, des blondes, des plantureuses, des vulgaires, pourvu qu'elles ne lui ressemblent pas. Tel un automate, j'essayais de les aimer. Mes mains caressaient leur cheveux, mes lèvres les embrassaient, mon corps les enlaçait mais au fond de moi, je les méprisais, je les haïssais de ne pas me faire sourire, de ne pas me faire perdre pied sous leurs caresses, de laisser mon cœur invariablement froid.

Au petit matin, ma solitude retrouvée, je me perdais dans les photos d'elle exposées partout dans ma chambre. Mais après des mois entiers à être hanté par ses regards, je n'avais toujours pas été capable de comprendre pourquoi elle n'avait pas cru en moi. J'essayais alors de la détester, de la rendre laide, égoïste. En vain.

Dans mes rêves, elle redevenait la femme aimée et tant désirée, et lorsque les cloches de l'église me réveillaient, je bondissais hors du lit, soudain heureux, porté par la certitude de son retour prochain. Qui ne vint pourtant pas.

Chapitre III

Les années passèrent portées par mon rêve. Les portes closes, les castings ratés, les petits boulots pour vivre, rien ne pouvaient m'en détourner. J'avais tout abandonné et ce n'était pas des directeurs de théâtre frustrés qui allaient me faire faiblir. J'écrasais d'un revers de main toutes les personnes négatives gravitant autour de moi, j'avancais seul.

Après 2 ans de galère, le patron d'un café-théâtre crû en mon talent, et je jouai enfin mon spectacle. Chaque soir au moment de monter sur scène, le trac faisait serrer mon cœur, puis j'espérais, l'espace d'un instant, voir le regard pétillant de Helena dans la salle et toute mon angoisse disparaissait.

Chapitre IV

Peu à peu, monter sur scène fut moins vital et je décidai de créer ma propre école de théâtre, ne me laissant que peu de temps pour ma vie personnelle ce qui me convenait très bien. Jusqu'à ce que Delphine rentre dans ma vie. Je l'avais rencontré pour un poste de professeur au sein de l'école et je fus immédiatement conquis par sa beauté singulière. Elle était plus grande que moi, très fine, les cheveux coupés courts, toujours habillée d'un jean bleu et d'une chemise blanche, un style androgyne qui me plut tout de suite. Elle ne ressemblait à aucune des femmes que j'avais pu fréquenter, surtout pas à Helena, et petit à petit, je lui ouvris mon cœur.

Comme moi, elle avait fui la fac pour vivre son rêve. Je m'étais inscrit à la faculté d'économie uniquement pour être avec Helena. Assis tout près d'elle dans l'amphi, j'admirais son beau profil, ses yeux visés sur le professeur comme si rien d'autre n'existait que cette soif d'apprendre, écrivant ses notes les sourcils froncés tout en mâchouillant une de ses mèches. Ce semblant de vie étudiante et notre amour me suffisait et pendant longtemps je m'en contentais, mais un jour je réalisai que cela n'était plus possible. Quand je lui annonça mon intention d'arrêter la fac, elle réagit très violemment, elle me traita d'utopiste, de rêveur, elle ne voulait pas attendre peut être des années que je réussisse, elle voulait devenir professeur d'économie, fonder une famille avec moi et vivre heureux simplement.

Chapitre V

Heureux nous l'étions sans aucun doute. Je la connaissais par cœur. Elle était très studieuse mais elle aimait surtout vivre, profiter de ces petites choses simples de la vie, rêvasser le matin au lit, lire dans un parc tout en étudiant les gens autour d'elle, tous ces petits riens qui me rendaient si amoureux. Nous allions tous les samedis découvrir un nouveau café, un petit rituel qui était une bulle d'air à côté de notre routine. Des années plus tard, je ne m'étais pas résolu à arrêter ce rituel, elle était là assise sur la chaise vide en face de moi, souriante, rêveuse, concentrée à me raconter des histoires. Seule la pensée de mes enfants qui m'attendaient à la maison, arrivait à m'extraire de cette léthargie et je laissais alors Helena dans ce café.

J'étais devenu un véritable papa poule, amoureux de mes 3 enfants et j'adorais ce nouveau rôle. L'école de théâtre était maintenant gérée par mon bras droit, et je vivais donc entièrement pour eux, pendant que Delphine courait les planches avec sa troupe.

Chapitre VI

Ma vie était heureuse comme ça. Jusqu'à ce mardi 10 Septembre. Pauline jouait tranquillement assise sur mes genoux, quand le téléphone de la maison sonna. Je n'y répondais en général que très rarement, mais ce jour-ci je décrochai.

« Bonjour... c'est Helena. »

« ... Helena ? »

« Oui, Helena... de Montpellier... »

« Je sais qui tu es, je suis juste surpris de t'entendre... Laisse-moi 2 minutes s'il te plait. » Je déposais Pauline par terre, et respirais profondément avant de reprendre le téléphone. « Comment vas-tu ? »

« Ça va. Et toi ? Je te dérange peut-être ? »

« Non, non, pas du tout, je...je lisais. »

« Ah, j'avais peur que tu sois au travail. »

« Je bosse principalement de la maison. »

« J'ai vu que tu dirigeais une école de théâtre, c'est ça ? »

« Oui c'est ça, une école à Paris. »

« C'est génial, toi qui as toujours voulu faire ça, tu dois être heureux. »

« ... Et toi ? »

« Moi ? Je suis heureuse, enfin je crois. »

« C'est bien. Et tu vis toujours à Montpellier ? »

« Non, je vis à Paris, je suis prof d'économie à Paris V... Tu sais, je peux entendre ton soupir d'ennui d'ici !! » me dit-elle, un sourire dans la voix, « mais j'adore mon métier, c'est passionnant d'enseigner ! »

Devinant le sourire sur son visage, je souris moi aussi. « Je n'ai même pas soupiré » lui lançais-je, « je sais que tu as toujours adoré ça..., tu vis à Paris depuis longtemps ? »

« Une dizaine d'années à peu près. »

J'accusais le choc. Elle vivait à Paris, tout à côté. Moi qui la croyais si loin de moi, j'aurais pu la croiser au détour d'une rue, dans un café. Elle continua.

« Tu es marié ? Tu as des enfants ? »

« Non, je ne suis pas marié. J'ai 3 enfants. La plus jeune est justement en train de grimper sur ma jambe, une vraie chipie. »

« C'est merveilleux 3 enfants, tu as de la chance. »

« Et de ton côté, un mari, des enfants ? »

« Non je vis seule. Avec mon chat. Tout ça fait très cliché ! » dit-elle. Et, puis sans me laisser le temps de répondre, elle me lança : « Peut-on se voir ? »

Sa question me prit de court. La voir ? Mais pourquoi ?

« Tu dois te demander pourquoi je t'appelle maintenant, après presque 15 ans. C'est assez simple en fait, la vie est courte. S'il te plaît Guillaume, dis-moi oui.

« Je ne sais pas Helena. »

« Bon ... je dois abattre ma dernière carte alors... c'est facile je sais mais tu ne me laisses pas le choix : je vais mourir. »

« ... C'est une blague ? »

« J'ai beaucoup d'humour mais malheureusement cette blague est bien réelle. »

« C'est terrible Helena. Tu le sais depuis longtemps ? »

« Peu importe, je vais mourir. D'un cancer du sein. Moi qui n'ai jamais eu de poitrine, c'est d'un ridicule. »

Je ris à cette phrase, c'était tellement Helena de parler comme ça.

« Tu as vu plusieurs médecins ? Le diagnostic est sûr ? »

« Je ne t'appelle pas pour ça Guillaume, tu n'es pas médecin et tu te doutes bien que si je t'annonce cette nouvelle c'est que j'en suis sûre. »

« ... Que veux-tu alors ? »

« Te voir tout simplement. Tu es mon plus beau souvenir de vie Guillaume. Voilà, c'est aussi simple que ça. Je veux que tu me dises oui, pas parce que je suis mourante et que je te le demande mais parce que se mentir encore maintenant serait la pire connerie de nos vies, et moi je n'ai plus le temps pour les conneries. »

Je restais silencieux. Bien sûr que je voulais la revoir, rien que sa voix m'avait transporté 15 ans en arrière. J'avais juste peur.

Je fermais les yeux, l'imaginant là devant moi et je m'entendis alors lui répondre, « très bien, voyons-nous alors. »

Je pus ressentir son trouble en entendant ma réponse et c'est à peine si je l'entendis me dire : « merci Guillaume... est-ce que demain te conviendrait ? »

« Demain ça me va. »

« Parfait, alors rdv au café Rouge à côté de l'église du 14^{ème}, à 15h. A demain. »

Je m'empressai de lui demander, inquiet, « Helena, est-ce que tu crois que l'on se reconnaitra ? »

« Je te reconnaitrai » me dit-elle dans un éclat de rire que je connaissais si bien.

Le sourire aux lèvres, je raccrochai.

Chapitre VII

J'avais ensuite enchaîné sur les rituels du soir pour les enfants.

Je me couchai avant que Delphine ne rentre de sa répétition, je ne voulais pas lui parler. Trop de banalités auraient gâché cette journée. Je voulais décortiquer toute la conversation et essayer de comprendre pourquoi elle m'avait appelé maintenant. Était-ce sa mort prochaine ? Je pouvais imaginer cela d'Helena, le cliché de « je vais mourir, et je veux dire au revoir aux gens que j'ai aimé », elle était trop fière pour le faire dans d'autres circonstances.

Je souris en imaginant Helena dans sa chambre, assise en tailleur sur son lit, ses mèches folles sur les yeux, avait-elle d'ailleurs encore les cheveux longs ? les sourcils froncés, en habits d'intérieur comme elle aimait appeler son pyjama, se demandant si

elle avait bien fait de l'appeler, décortiquant elle aussi toutes leurs réponses, leurs soupirs, leurs sourires, leurs pauses. Sa voix me hantait. Dieu que j'avais envie d'elle. Je ne me sentis même pas honteux de penser cela alors que ma femme dormait à présent dans notre lit. Je n'avais besoin que d'Helena et de personne d'autre. Je finis par m'endormir mais je fus réveillé paniqué, toute la nuit, par le même rêve : je rentrais dans le café, Helena était déjà là, assise à une table, mais elle était déjà morte.

Chapitre VIII

Au même instant, Helena était assise en tailleur sur son lit, prostrée, consciente qu'elle avait enfin réussi à franchir l'étape tant préparée. Rien ne s'était déroulé comme elle l'avait imaginé bien sûr, elle avait fait trop de blagues, trop parlé pour ne rien dire, mais elle avait eu tellement peur qu'il lui raccroche au nez. Sa voix n'avait pas changé, il avait toujours ce timbre si doux qui la rassurait instantanément, cette voix qui la ramenait à la raison les soirs de doute, quand elle voyait sa vie gâchée parce qu'elle ne travaillait pas assez.

Son numéro n'avait pas quitté son sac depuis 6 mois, 6 mois où tous les jours elle regardait ce bout de papier sans parvenir à se décider à l'appeler. Pourquoi l'avoir appelé aujourd'hui ? Elle ne le savait pas vraiment. Peut-être parce que c'était une belle journée ensoleillée, le genre de journée où amoureux ils partaient à l'aventure avec quelques bricoles à grignoter et une couverture pour trouver l'endroit parfait où se poser, parler et lire. A ce souvenir, elle avait composé son numéro et il avait décroché. Son Guillaume.

Soudain, l'angoisse qui ne l'avait pas lâché avant le coup de fil refit surface et les larmes commencèrent à tomber sans faire mine de s'arrêter. Elle se regarda alors dans le miroir, elle était là, hoquetant sur son lit, en pyjama, la goutte au nez, le rimmel noir coulant sous ses yeux. Pathétique. Elle allait mourir et la seule chose qui la faisait pleurer était ce rendez-vous demain, mais qu'allait-elle lui dire ? Arriverait-elle-même à parler ?

Chapitre IX

J'étais en avance. Je pris place à une table ronde près de la porte d'entrée et perdu dans mes pensées, je ne vis pas qu'elle était là. Elle me fixait de ses beaux yeux noisette. Je ne fis aucun mouvement, elle non plus, conscients qu'il fallait préserver ce moment de tous mots ou gestes inutiles.

Après de longues minutes, elle se leva, me prit la main et m'entraîna dehors. Sans qu'aucun mot ne fût prononcé, nous nous assîmes sur un banc. Sa main était toujours aussi douce, avec de-ci de-là quelques rugosités qui laissaient transparaître le temps passé.

Elle ferma alors un peu plus fort ses doigts sur les miens et je compris. Elle avait besoin de ressentir notre amour une dernière fois, cet amour intact depuis nos 20 ans.

Je commençai alors à lui caresser le creux de la main, doucement, tendrement pour qu'à chaque pression elle ressente tout mon amour recroquevillé là au bout de mes doigts. Je voulais qu'elle se rappelle nos caresses, nos baisers, nos larmes et qu'elle ne regrette rien. Comment regretter de s'être autant aimé ? On ne pouvait que chérir ce si beau souvenir, et surtout ne rien ternir par des questions qui ne trouveraient jamais de réponse. Je n'avais pas besoin de mourir demain pour savoir que nous étions l'amour de nos vies et mes doigts le lui dirent.

Epuisé par tant de confidences, je la regardai enfin et, soulagé, je vis l'apaisement dans ses yeux rieurs.

Elle se pencha vers moi, effleura mon visage, posa ses lèvres sur mes yeux, mes joues, mon cou et m'embrassa longuement, avidement, comme je l'avais l'embrassé il y a si longtemps sur ce quai de gare.

Elle se leva et je fermai les yeux. Quand je les rouvris, elle n'était plus là.